

Olga Lossky



LA MAISON
ZEIDAWI

DENOËL

La Maison Zeidawi

DU MÊME AUTEUR

Requiem pour un clou, Gallimard, 2004

Vers le jour sans déclin : une vie d'Élisabeth Behr-Sigel,
Éditions du Cerf, 2007

La Révolution des cierges, Gallimard, 2010

Olga Lossky

La Maison Zeidawi

roman

DENOËL

© *Éditions Denoël*, 2014
Couverture : © Kate Forrester

À mes grands-mères, Manou et Babouchka

I

CHARBEL

La femme et l'enfant gravissaient la pente, leurs pieds, lourds du chemin parcouru, glissant sur les aiguilles de pin. Le soleil en fin de course allait bientôt rejoindre la crête des montagnes et il n'était plus temps de ralentir le pas. L'enfant peinait à garder l'équilibre entre les rocailles, mais la femme ne faiblissait pas l'allure, droite parmi les troncs. Montait depuis le sol cette humidité du soir qui portait le parfum de la pinède, et les narines de la marcheuse frémissaient sous l'odeur familière. Son soulier de gros cuir retrouvait sans une hésitation chaque aspérité de la sente, gravée en elle depuis ses premières années. Elle en épousait les sinuosités comme si elle avait quitté ces lieux la veille. L'enfant, en revanche, ne voyait pas venir le bout de ces arbres en enfilade. Ses petites jambes fourbues ne le soutenaient plus qu'avec peine et plusieurs fois il achoppa, se rattrapant à pleines mains contre le sol dont les aiguilles sèches s'incrustaient dans ses paumes.

— C'est trop dur, se plaignit-il une fois encore. Prends-moi dans tes bras.

La femme lui opposa à nouveau un refus, aussi tendre que ferme.

— Tu sais que je ne peux pas te porter. Et nous sommes presque au but.

Les sous-bois semblaient s'allonger sous l'effet du crépuscule, ne laissant rien voir du sommet de la pente qui se perdait dans la végétation. Bientôt, tout serait noir, et cette obscurité montante, plus que toute exhortation, aiguillonnait l'enfant. Il aurait souhaité pouvoir se pelotonner contre la gorge de sa mère, mais l'étoffe qu'elle avait glissée le matin avec précaution dans son sein le maintenait à distance. Sans comprendre, il acceptait que ce petit paquet justifîât leur marche harassante et l'interdiction d'aller se lover à sa place favorite, dans l'odeur de savon et de vêtement usé. Il fallait donc continuer d'avancer, marcher contre la peur et contre la nuit, puisqu'on le lui demandait.

La patience de l'enfant fut bientôt récompensée : au sortir de la pinède, dans la clarté finissante du jour, apparurent les premières maisons. Les jambes de la marcheuse semblaient avoir oublié toutes les fatigues lorsqu'elle s'engagea dans la ruelle qui traversait le village. À cette heure, les femmes étaient à leur cuisine, comme l'attestait l'odeur de viande frite qui fit gémir l'estomac de l'enfant, et les hommes achevaient d'installer leurs bêtes aux étables.

Le pas de la femme résonnait dans la pénombre et son profil ne déviait pas de la ligne d'horizon. À chaque nouvelle maison, le garçon espérait, dans sa naïveté de cinq ans, qu'on allait pénétrer sous l'arcade et s'attabler devant

une assiette fumante, près d'un feu hospitalier. Mais on parcourut tout l'alignement des bâtisses sans ralentir l'allure. La progression devenait tâtonnante et la mère saisit la main de son enfant pour effectuer les dernières enjambées qui menaient à l'extrémité du village. Au-delà, le chemin se perdait dans la nuit.

Les deux silhouettes pénétrèrent dans une cour cernée d'imposantes bâtisses.

« Pourvu qu'*Istaz* Yacoub soit dans son bureau ! » songea la jeune femme en frappant à l'une des petites portes latérales.

Il l'était, penché sur ses registres, son front dégarni luisant sous la flamme de la chandelle. Au bruit de la porte, il leva la tête, tâchant de discerner dans l'ombre le visage des nouveaux arrivants. Celui de la femme ne lui semblait pas étranger.

— Oui, c'est bien cela, tes yeux ne te trompent pas, déclara celle-ci d'un ton assuré où perçait la provocation. Je suis bien la fille Hamiz.

Istaz Yacoub détailla un moment les traits de son interlocutrice dans l'orbe tressautant de la flamme, tâchant de rassembler ses souvenirs. La fille Hamiz... N'était-elle pas celle des pâtres en haut du village, qui l'avaient chassée il y a une poignée d'années parce qu'elle était grosse ? songea-t-il en baissant le regard sur l'enfant, ramassé contre la jambe de sa mère.

— Qu'es-tu venue faire chez moi ? interrogea-t-il, circonspect, bien qu'il se doutât de la réponse.

— Ta fortune, *Istaz*, décréta la fille Hamiz sans se départir de sa détermination.

Istaz Yacoub, que le souci de ses troupeaux, de ses terres et de sa nombreuse descendance ne portait pas aux pensées galantes, se surprit à noter que cette femme était belle, avec son visage régulier encadré par le bandeau de ses cheveux noirs et le feu implacable de ses pupilles. Il émit un petit sifflement ironique, comme pour maintenir ces réflexions à distance.

— Ma fortune... Tu me fais honneur de t'en soucier...

Il renverrait l'importune avec quelques piécettes et l'autoriserait à faire un tour en cuisine pour aller nourrir ce fils qui le mangeait de ses grands yeux sombres. La mère et l'enfant étaient visiblement recrues de fatigue et elle avait dû inventer quelque fable pour demander l'aumône sans abdiquer sa fierté.

Avant qu'*Istaz* Yacoub eût pu esquisser un geste de congé, la fille Hamiz plongea la main dans son corsage et en sortit un balluchon soigneusement noué qu'elle posa sur les registres, pour ensuite en desserrer les coins à gestes lents et précautionneux. Une poignée de feuilles apparut dans la clarté de la chandelle, piquetée de points blancs. *Istaz* Yacoub observa un instant cette culture visiblement gâtée étalée sur son bureau puis leva des yeux interrogateurs sur la jeune femme.

— Ce sont des œufs de bombyx, murmura-t-elle avec un accent de triomphe étouffé, comme si elle craignait de faire fuir les précieux embryons. Ils ont été pondus hier. Dans treize jours, ces œufs donneront naissance à des

larves et ces larves, convenablement nourries, sécréteront ta fortune, *Istaz* Yacoub.

— C'est trop aimable de leur part, se défendit le vieil homme qui semblait craindre pour l'intégrité de ses registres, comme si les larves allaient à l'instant éclore et en dévorer les feuilles.

— Tu possèdes un vieux pressoir à huile abandonné, dans le vallon. Et tes terres sont bordées de nombreux mûriers sauvages. Il t'est donc possible d'assurer à ces larves le vivre et le couvert. Je me charge ensuite de transformer leurs cocons en de solides bobines de soie, qui te rapporteront cent livres pièce au marché de Baabdat. Avec l'argent de la première récolte, tu pourras multiplier les bassines à extraire la soie, embaucher des ouvrières parmi les femmes du village.

La fille Hamiz avait de la suite dans les idées et dévidait sa pelote, à l'issue de laquelle *Istaz* Yacoub devenait l'un des principaux notables du Metn. Déconcerté par l'aplomb de cette femme autant que par la folle destinée qu'elle prédisait aux grains blancs répandus sur sa table, le vieux montagnard se réfugia derrière son rire.

— Et pourquoi devrais-je être le bénéficiaire d'une telle aubaine?

— Parce que tu es un homme capable, aux entreprises florissantes. Tu sauras faire fructifier ce trésor. Comprends-tu que j'apporte la fortune du village? Ce village qui m'a rejetée — une ombre passa dans les yeux de la jeune femme — et auquel j'offre pourtant de devenir une ville!

Istaz Yacoub regarda cette fille-mère qui se permettait de juger la façon dont il gérait son domaine et se targuait de prendre en main le sort de trois cents âmes.

— D'où puises-tu ta science concernant ces insectes ? demanda-t-il en conservant un ton amusé destiné à bien lui faire comprendre qu'il n'était pas homme à se laisser séduire par ses racontades.

— De Salima. J'y ai travaillé comme ouvrière séricicole pendant quatre ans. Aucun geste de la batteuse ou de la fileuse ne m'est étranger. Ce sont les pères jésuites venus de France qui m'ont tout enseigné.

— Et tu viens mettre cet art très précieux au service d'un village qui t'a bannie ?

La jeune femme enroula son bras autour des épaules de l'enfant.

— Je veux que mon fils grandisse parmi les siens. Ils seront bien forcés de m'accepter, à présent que je leur apporte la prospérité.

Istaz Yacoub soutint un moment le regard altier de la jeune femme. Les Hamiz l'avaient sans doute chassée sur les routes comme une mendicante, de peur que son ventre proéminent ne ternît l'honneur de la famille, et à présent c'était en reine qu'elle désirait revenir. Le vieux paysan lissa sa moustache pour se donner une contenance, comme lorsqu'il s'entretenait d'affaires avec les maquignons.

— Qu'attends-tu de moi exactement ?

— Ta confiance, répondit la femme sans dépendre un instant son regard du sien. Et un coin de grange où passer la nuit avec mon fils.

« Nous y voilà », songea l'homme en suivant le crin sinueux de sa moustache qui rebiquait vers la joue.

— Soit. Tu pourras faire usage de ce vieux pressoir à huile dont tu me parles et Roukos, mon homme de peine, t'aidera à en consolider la toiture. Installes-y tes larves comme bon te semble. Roukos te fournira le matériel nécessaire à leur culture.

Les yeux de la fille Hamiz brillèrent davantage et *Istaz* Yacoub leva la main pour couper court à toute effusion de gratitude. Le pressoir à huile était une ruine où elle trouverait à peine de quoi abriter son fils contre les pluies d'hiver. Quant à ces petites graines blanches que la visiteuse replaçait avec vénération dans son corsage, il était peu enclin à croire qu'il en sortirait un jour quelque chose. Pourtant, c'était vrai, il avait la réputation d'être un homme honnête et bon — saint Charbel lui en était témoin. On pouvait faire appel à son cœur, voilà pourquoi il acceptait aujourd'hui de recueillir la fille Hamiz, se dit-il en la confiant à Roukos pour qu'il la conduisît aux cuisines. Sa propre fille aurait agi comme elle, il n'aurait pas hésité un instant à la chasser pour éviter le scandale. Mais cette femme-là ne lui était rien, et *Istaz* Yacoub pouvait se permettre de jouer envers elle le rôle du bon père miséricordieux, sa réputation ne s'en trouverait que rehaussée.

Le vieil homme resta un instant encore les yeux vagues au souvenir du regard flamboyant de la quémandeuse, puis rajusta sa veste en poil de moutons contre ses épaules et se replongea dans ses registres.

*

Les premiers mois furent rudes, marqués par l'humidité glaçante de la rivière qui remontait jusqu'à la mesure où Évelyne s'évertuait à entretenir un semblant de foyer. Elle avait installé ses larves dans le pressoir délabré, leur apportant un soin maternel, tandis que le petit Charbel s'amusa à débusquer des bâtons parmi les feuilles mortes du sous-bois.

Plus d'une fois, la jeune femme eut l'occasion de regretter son geste, cette fuite insensée hors du village de Salima, où elle avait pourtant gîte et salaire, en vue de revenir tenter sa chance au milieu des siens, n'ayant pour autre possession que ce balluchon serré dans son corsage. Les petites larves blanches allaient-elles tenir leur promesse? La jeune femme se laissait gagner par le doute, tandis qu'elle battait sans relâche la campagne pour cueillir des feuilles sur les mûriers aux branches basses, nourriture des insectes insatiables qui avaient fini par se mettre à sécréter leur bave. Seule la volonté implacable qui l'animait, née du désir de se venger du sort, lui donnait la force de continuer.

Évelyne résista à la satisfaction de pouvoir tenir entre ses doigts les premiers fruits de son labeur. Elle laissa les bombyx crever leur fragile enveloppe de soie, plutôt que de les tuer dans leur cocon. Pour que la quantité de fil obtenue fût significative, il fallait laisser les insectes se reproduire et atteindre un nombre de larves au moins dix fois supérieur à celui rapporté de Salima, avant de commencer à dévider les cocons.

Enfin, vers la fin de l'hiver, quelques mois après l'installation dans le pressoir à huile, eut lieu la première récolte.

Rompue aux techniques de l'ouvrière séricicole, la jeune femme dut néanmoins faire appel à toute son ingéniosité pour extraire la soie avec les moyens de fortune dont elle disposait. Le foyer destiné à asphyxier les larves enfumait l'habitation précaire, l'unique récipient fourni par Roukos ne permettait pas de traiter plus d'une poignée de cocons à la fois et obligeait à répéter sans cesse les mêmes gestes. Le petit Charbel, chargé de maintenir les bâtons sur lesquels on enroulait les pelotes, avait été plus d'une fois réprimé pour un mouvement brusque qui faisait casser le fil.

Puis les branchages habillés de soie furent triomphalement portés jusqu'à l'apprentis d'*Istaz* Yacoub. Celui-ci, toujours un peu incrédule, en tâta la qualité entre ses gros doigts plus accoutumés à flatter l'encolure du bétail. « Soit. Nous verrons quel prix tu en tireras au marché. »

Au fond des pupilles flamboyantes d'Évelyne se lisait déjà l'éclat du triomphe. Grâce à son opiniâtreté, l'expérience hasardeuse dans laquelle elle s'était lancée commençait à porter ses fruits.

Une fois le tintement des livres ottomanes dans les mains d'*Istaz* Yacoub, le vieux paysan se mit à suivre d'un œil attentif ce qui se déroulait dans le pressoir à huile. Une installation plus solide vit le jour, un auvent de bois installé par Roukos. Puis, passées les moissons, les hommes du village furent requis pour prêter main-forte au maçon venu de Salima. Sous sa conduite émergea du sol, durant

les mois d'été, une monumentale grange toute en longueur, à la charpente déployée comme la coque d'un navire, agrémentée d'un four. Le rêve d'Évelyne avait pris corps : une vaste magnanerie bruissante d'ouvrières, dont elle constituait la poutre maîtresse.

Tandis que le bâtiment sortait de terre, le petit Charbel, inconscient de l'énergie déployée par sa mère pour lui assurer un avenir, écumait les flancs de la montagne, en mal de compagnons de jeux. Les bandes de gamins rencontrés près de la rivière, auxquels il avait tenté de se mêler, l'avaient chassé à coups de pierres en le traitant de bâtard. Il ne comprenait pas ce mot, non plus que la méchanceté gratuite manifestée par les enfants à son encontre.

Il parcourait donc les pinèdes en solitaire. Bientôt, sur les hauteurs du village, il fit la connaissance d'un pâtre de quelques années son aîné.

— Pourquoi ne vas-tu pas jouer avec les autres ? lui demanda-t-il.

Le pâtre répondit par une moue méprisante.

— Je n'ai pas de temps à perdre, moi. Je dois surveiller mon troupeau, autrement je vais me faire attraper par mes patrons.

Le gamin lui apprit comment rabattre les chèvres pour les faire progresser droit sur le chemin, et chaque matin d'été Charbel montait rejoindre son nouveau camarade. Le jour durant, ils couraient après les chèvres. Quand les bêtes paissaient dans un lieu protégé, le petit berger, pré-nommé Élias, s'installait sur un replat et sortait des jetons

Table des matières

I. Charbel	9
II. Boutros	91
III. Ibrahim	145



La Maison Zeidawi
Olga Lossky

Cette édition électronique du livre
La Maison Zeidawi de Olga Lossky
a été réalisée le 16 janvier 2014
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207117224 - Numéro d'édition : 261479).
Code Sodis : N60276 - ISBN : 9782207117248 -
Numéro d'édition : 261481.